

Édition / L'intégrale des planches des Civitates orbis terrarum

Et le monde répertoria ses villes

En 1572 paraissait à Cologne le premier des six volumes des « Civitates orbis terrarum ». Gravé dans le cuivre, en 363 planches : un panorama des principales villes du monde. Il resurgit du passé à la faveur d'une réédition préfacée par l'architecte Rem Koolhaas.

« Strasbourg qu'évoquent depuis l'Antiquité Ptolémée, D. Hieronymus, Orose, Eutrope, Marcellin et d'autres, est la capitale de l'Alsace au bord du Rhin, d'autres l'appellent Argentina ou Aurentina, mais le peuple l'appelle Strasbourg. Une ville qui doit son rayonnement à l'habileté, à la sagesse et à l'intégrité de son magistrat, aux études scientifiques réputées et à une école célèbre. » Ville libre impériale depuis 1262, voilà donc Strasbourg résumée en quelques mots, insérés dans un cartouche légendant la gravure qui la représente. Très identifiable, dans son ellipse insulaire, elle s'offre au regard en vue plongeante, « à vol d'oiseau », les pâtés de maison bien resserrés afin de privilégier les places de la ville, et notamment celle où se dresse son monument le plus prestigieux : la cathédrale, l'édifice alors le plus élevé de la chrétienté. Ce sont 564 vues urbaines réunies en 363 planches que les Civitates orbis terrarum recenseront en six volumes dont la parution s'étale de 1572, avec la première édition latine du premier volume, à 1617. La demande est telle que, dès 1574, une édition allemande est lancée, suivie d'une française un an plus tard. Mexico, Ormuz, Aden, Mombasa...

Certes, ces prétendues Villes du monde sembleront au lecteur contemporain encore très européennes. Elles n'en témoignent pas moins d'une société qui, au sortir de la

Renaissance, multiplie les voies de communication et d'échanges, bouscule, de façon conquérante, ses lignes d'horizon. On y découvrirait ainsi, à l'aube du XVII^e siècle, Mexico, Ormuz, Calicut « la plus noble des villes indiennes », Aden, Jérusalem, Mombasa (Kenya), Kilwa (Tanzanie) ou encore Tanger, Le Caire et Alexandrie. A l'origine de cette entreprise, un ecclésiastique, Georg Braun (1541-1622), animant tout un réseau de collaborateurs éparpillés à travers les continents, ainsi qu'un graveur sur cuivre, Franz Hogenberg (1535-1590). Ils ne sont certes pas les premiers à rendre compte des villes de leur temps, de leurs populations, économies et coutumes. Trente ans plus tôt, Sebastian Münster avait déjà publié sa Cosmographia (1544), revendiquant vingt années de labeur et la contribution de « 120 notables, savants et artistes ». Mais ses six volumes ne comprenaient que 74 vues urbaines, toutes gravées dans le bois. Or, c'est un véritable basculement dans le domaine de la représentation qu'opèrent les Civitates orbis terrarum. Elles scellent tout d'abord la rencontre tardive du livre et d'une technique, la gravure sur cuivre. Celle-ci était jusqu'alors l'apanage des seuls artistes et n'existait que comme œuvre d'art. Deux Rhénans, Dürer et Schongauer, l'élèveront d'ailleurs à un niveau inégalé. A la fin du XVI^e, le monde de l'imprimerie commence pourtant à s'y intéresser. Elle offre bien des avantages : un dessin moins rigide que celui de la gravure sur bois, plus de fluidité dans les formes, un jeu de superpositions de hachures rendant les volumes avec davantage de réalisme. La grande leçon de la Renaissance, la perspective cavalière, est

pleinement assimilée, dans des vues conçues souvent en surplomb des villes décrites. Communauté, Affluence, Sécurité et Harmonie. La réédition de l'intégrale des Civitates a été effectuée d'après l'original, aux planches coloriées, que possède le Historisches Museum de Francfort. « Trois couleurs dominent les images - le vert pour la terre, le rouge pour la cité et le bleu pour l'eau -, avec leur promesse d'interactivité, observe l'une des grandes signatures de l'architecture contemporaine, le Néerlandais Rem Koolhaas. La moitié des villes sont dans les terres, souvent dans des lieux idylliques, l'autre moitié sont ouvertes sur la mer. Il semble que l'année 1576 constitue le passage de l'ordre féodal et religieux vers une société mercantile moderne. La stabilité de l'intérieur des terres opposées à la fluidité des cités côtières peut être vue comme un signe alarmant du chaos futur qui sera déchaîné par les forces centrifuges de la mondialisation. Cinq cents ans plus tard, il n'allait plus rester que du rouge. » C'est en effet peu dire que les Civitates incarnaient une vision utopique de la ville. Au frontispice de l'ouvrage, se penchait sur elle alors La Communauté, La Sécurité, L'Affluence et L'Harmonie... *Villes du monde*, chez Taschen 502 pages, 150 €.

Serge Hartmann